L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 23 SEPTEMBRE 1884. 58ème Année

Dufour, Denset & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI 23 SEPTEMBRE 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix suivants :

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme douze feuilletons.)	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme douze feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres : bottes, souliers et brodequins.

Par le shériff à la Bourse d'Encan Arcade rue Magazine un lot de terre dans le sixième district borné par l'Avenue Broadway, les rues Esther, Chestnut et Wall. Aussi, deux lots de terre avec bâtisses et améliorations, sis dans le 1er district, dans l'îlot borné par les rues Prieur, Johnson, Canal et Jackson.

L'Exposition du Mexique.

L'Exposition de la Nouvelle-Orléans, avec les développements qu'on lui a donnés dans ces derniers temps, a été conçue en vue du Mexique, d'abord, puis de l'Amérique Centrale, qui seront bientôt au rang des premiers marchés du monde; enfin, en vue du commerce du Golfe, auquel les grandes communications interocéaniques, en cours d'exécution, ouvrent un magnifique avenir. Ces marchés, ce commerce, les Américains du Nord en comprennent toute l'importance, et ils cherchent à s'en rendre les maîtres. Ils ne sont pas hommes à laisser échapper la moindre occasion de se rapprocher de ces contrées, d'entrer en relations, de fraterniser avec elles, sur le même terrain, et ils n'en pouvaient trouver de plus favorable que notre Exposition, puisque notre port est l'intermédiaire naturel entr'eux et ces régions ; puisqu'il est la clé du Golfe pour l'immense bassin du Mississippi, qui embrasse à peu près la moitié et, en même temps, la partie la plus fertile de l'Union.

Le Mexique devant jouer un si grand rôle dans notre Exposition, il est bon de nous en occuper, d'avance, et de donner quelques détails sur ce qu'il a l'intention de faire ; aussi bien, le sujet est des plus intéressants. Le Mexique n'est pas un pays nouveau ; il a au passé glorieux. Avant la civilisation actuelle, dans laquelle il vient seulement d'entrer, il en a eu une à part, qui lui appartient en propre, et dont il a gardé de magnifiques souvenirs. Il a ses antiquités, et nous espérons bien qu'elles figureront, d'une manière brillante, dans les édifices que nous achevons, en ce moment, dans notre Parc.

Les journaux annoncent, récemment, qu'un navire, porteur d'une foule de curiosités mexicaines, destinées à notre Exposition, avait été incendié, durant la traversée, et que la perte occasionnée par ce sinistre était irréparable. Cette nouvelle était l'objet de bien des commentaires, dont quelques uns n'étaient pas très-bienveillants ; certains membres de la Presse l'ont même dite. Elle est pourtant vraie, mais l'accident n'a pas la portée qu'on lui avait donnée.

La perte sera facilement réparée, et l'exhibition promise n'en souffrira nullement.

Les personnes qui sont allées, dernièrement, visiter les terrains de l'Exposition, ont vu commencer la construction d'un vaste édifice, presque sur les bords du fleuve. C'est le premier objet qui attire les regards du voyageur, arrivant sur les terrains par bateau. Les dimensions en seront grandioses. La bâtisse qui est quadrangulaire, a 192 pieds de façade, sur 288 de profondeur ; elle entoure une énorme cour intérieure de 115 pieds de largeur sur 184 de longueur.

Nous voici tout-à-fait en dehors des règles de l'architecture ordinaire. C'est, en effet, un spécimen de celle qui est en usage au Mexique, dans tous les pays tropicaux, et, en général, dans l'Orient. Chacune des quatre faces est surmontée, au centre et aux extrémités, d'une tour. Tous les ornements extérieurs, sont du style oriental. C'est là que vont établir les bureaux du commissaire et les logements des corps de troupes mexicaines qui doivent faire le service de l'Exposition; avec chambres à coucher et dortoirs, avec salles à manger et réfectoires, pour les officiers et les soldats.

Au milieu de la façade principale, s'élève un portique aux proportions élégantes, qui fait pénétrer le visiteur dans une salle d'assez grande dimension, où seront réunis, et classés avec ordre, tous les produits de l'art mexicain, à notre époque. On sait que l'art court les rues dans les grandes villes de ce pays ; nul peuple au monde n'est mieux doué, sous ce rapport, que nos voisins de l'Amérique centrale. Ils fabriquent, avec une grande finesse de goût, une rare habileté de maîtresse foule de bibelots, petits chefs-d'œuvre en terre, en cire, qui se sont conquis partout une véritable célébrité. Nous pouvons, à coup sûr, prédire à la collection un magnifique succès.

A l'intérieur, sur les quatre côtés de l'édifice, circule une galerie, en forme de terrasse, encadrant toute la cour. Cette galerie est, à la fois, un jardin suspendu, où seront étalées toutes les merveilles de la Flore, si riche, si brillante, si variée, du Mexique, et une volière où s'ébattront des milliers d'oiseaux, aux couleurs vives, miroitantes, qui peuplent les forêts enchantées du pays. S'il fallait être, comme M. de Ybarrola, le commissaire du Mexique, en même temps un esprit distingué, un érudit, un artiste, un homme ayant beaucoup voyagé et beaucoup vu, pour concevoir cette ravissante idée et être en état de la mettre à exécution.

La direction de l'Exposition s'est montrée très-libérale envers nos voisins d'outre Rio Grande ; elle leur a accordé tout l'espace qu'ils désiraient, avec le pouvoir d'y diriger leurs exhibitions comme ils l'entendraient.

On sait que le Mexique possède des richesses minérales exceptionnelles ; on trouve de tout dans les entrailles de cette terre bénie. M. de Ybarola a eu l'idée de construire, pour y exhiber les produits des mines de son pays, un édifice, style moresque, tout en fer, aux proportions sveltes, chargé des mille dessins gracieux, des milles dentelles de sculpture, dans lesquelles se complait l'architecture arabe — le tout surmonté d'un dôme élégant, du même style. Colonnades, ogives, arcades, arabesques, treillis, ont été fondus à Pittsburg, Pennsylvanie, d'où ils nous arriveront bientôt, étiquetés, numérotés, prêts à s'agencer les uns dans les autres. En quelques jours, l'édifice s'élèvera, comme un palais enchanté.

C'est là que seront exposés, dans un ordre parfait, les trésors des mines de la république voisine—depuis les houilles, qui y sont abondantes, jusqu'aux métaux précieux, tels que l'or et l'argent. Seules, toutes ces mines, convenablement exploitées par les procédés scientifiques en usage à notre époque, suffiraient pour assurer la fortune d'une contrée.

Mais ce n'est pas tout. Nous avons déjà dit que la Direction avait accordé au Commissaire, dans l'édifice principal, un très-vaste espace de 50,000 pieds de superficie—trois fois autant qu'il n'en a été accordé aux grandes nations européennes. M. Ybarola a résolu d'y étaler les produits des industries du pays. Un vaste portique donnera accès dans l'Exposition de celles-ci.

Les rayons, les montres seront sculptés en bois d'ébène, tandis que les murs, couverts de riches peintures, donneront un relief étonnant à cette exhibition.

C'est la première fois que les Mexicains trouvent l'occasion de montrer au reste du monde ce qu'ils valent, les trésors qu'ils possèdent, les belles choses qu'ils sont capables de produire ; l'on voit qu'ils savent admirablement en profiter. Ils vont nous envoyer, pendant les six mois que durera le grand rendez-vous que nous avons donné à toutes les nations civilisées, leurs personnages politiques, leurs généraux, leurs industriels, leurs savants, leurs hommes de lettres — tous ayant l'esprit cultivé, tous ou presque tous ayant reçu une brillante éducation européenne, et pouvant tenir une des premières places dans les cercles les plus élégants et les plus instruits. Ce sont eux qui, probablement, recueilleront les bénéfices les plus clairs de notre Exposition.

La Louisiane aura fort à faire pour lutter avec eux, à armes égales. Se laissera-t-elle écraser entre les produits industriels du Nord et de l'Ouest, et les exhibitions artistiques et minières du Mexique ? Nous espérons bien que non. Mais il est temps qu'elle se mette énergiquement à l'œuvre ; elle n'a pas une minute à perdre, si elle veut se montrer à la hauteur de la situation, et digne de servir, désormais, d'intermédiaire entre l'Amérique du Nord et l'Amérique Centrale.

Nous apprenons avec plaisir que le *Sugar Bowl*, va s'agrandir ; son édition sera de huit pages, au lieu de quatre à son titre de *Sugar Bowl*, il ajoutera celui de "Farm Journal." Depuis, il s'imprimera et paraîtra, désormais, à la Nouvelle Orléans. Il n'abandonne pas la Nouvelle Ibérie, qui reste la résidence de son propriétaire et le foyer principal de ses informations. Le propriétaire sera remplacé, du reste, par Mr. J. B. Lawton son habile associé.

Nous félicitons notre excellent confrère de sa prospérité toujours croissante ; il la mérite à tous égards. Aucun autre journal n'a déployé plus que lui, de patriotisme et d'énergie depuis plusieurs années ; aucun autre n'est plus au courant des progrès agricoles et industriels qui se sont accomplis, dans l'Etat. Il sera le bienvenu à la Nouvelle Orléans et toutes ses campagnes en applaudiront, à son agrandissement, à son succès.

La Navigation Aérienne.

On se demande, actuellement dit le *Figaro*, en quoi consiste au juste la grande découverte de MM. Renard et Krebs, les ingénieurs français—découverte qui fait tant de bruit dans le monde, depuis un mois.

Elle ne consiste ni dans la forme allongée, ni dans l'hélice, ni dans l'emploi de l'électricité, ni dans le ballonnet intérieur. Chacune de ces inventions existait déjà.

La grande découverte, la voici ;

Avant le 9 août dernier, presque personne, en France, ne croyait à la direction des ballons.

Le 9 août on a découverte que tout le monde s'était trompé, et que les véritables sages étaient ces quelques lunatiques qui s'obstinaient à croire à la direction des ballons !

Aussi, nous avons tous en affaire, dans notre jeunesse, à de graves professeurs, dûment payés et patentés pour nous instruire. Lorsqu'ils arrivaient, dans leurs cours, à parler des ballons, ils ne manquaient jamais de dire : "Il n'y a aucun moyen de diriger les ballons, parce qu'il n'y a pas de point d'appui dans l'air."

Et ils passaient au chapitre suivant.

Hélas ! Nous avons découvert, le 9 août, que nos professeurs avaient tous énoncé la même rengaine, chaque année, à la queue leu leu !

Désormais, le "*manque de point d'appui dans l'air*" a été rejoindre "*la nature ayant l'horreur du vide*", au musée Dupuytren de la science !

Les personnes qui font des petits bouquins préparatoires au baccalauréat feront bien, si elles ne veulent passer pour des buses consommées, d'y introduire la rectification suivante :

"Les aérostats sont dirigeables ; leur emploi est possible, chaque fois que la vitesse du vent est inférieure à la vitesse propre de l'aérostat."

Mais alors, direz-vous, si c'est vrai aujourd'hui, c'était vrai il y a vingt-cinq ans ; comment se fait-il que nos savants n'aient pas, depuis longtemps, proclamé cette vérité !

Ma foi, allez leur le demander.

Pour le moment, nous nous contenterons de répondre à la question que l'on pose à tout bout de champ :

Quel est le résultat pratique de l'expérience du 9 août ? Peut-on, dès aujourd'hui, construire des aérostats capables de faire un service régulier ?

Oui, c'est possible, à condition d'y mettre l'argent nécessaire.

La vitesse de propulsion d'une aéronef auguente avec son volume : en partant de ce principe, on peut faire des aérostats assez gros, et, par suite, assez rapides, pour naviguer dans l'air neuf jours sur dix.

Pour aller vite, il faut être gros : cela semble paradoxal, et pourtant, tout dans la nature démontre la vérité de ce principe ; les gros boulets vont plus loin que les petits ; la baleine nage plus rapidement que les petits poissons.

De même, les gros aérostats l'emporteront toujours, comme vitesse, sur les petits.

La solution pratique de la navigation aérienne n'est qu'une affaire de capitaux : Maintenant la parole est à MM. les capitalistes.

Supérieure à toutes les Eaux de Cologne, la véritable eau Florida de Murray et Lanman, parfumant l'essence de perfumerie distillée de toutes les fleurs riches des tropiques elle est sans rivale pour la toilette. Chaque bouteille de véritable article porte sur son goulot une étroite bande sur laquelle sont écrits les mots "Trade mark" et le fac-simile de la signature des seuls propriétaires et fabricants, Lanman & Kemp, New York.

La *République Française* :

Quand les conseils généraux, les plus désemballés par la couleur politique, envoient leurs félicitations aux escadres de Chine, est-ce seulement nos braves marins qu'ils célèbrent et encouragent ainsi ? Ils adhèrent encore, que leurs membres aient ou non pour le cabinet que préside M. Jules Ferry des sentiments de sympathie, à la politique même qui a été l'occasion de ces succès. On peut essayer de le nier dans les feuilles d'opposition : à l'étranger, où l'on voit souvent plus juste et plus clair, on le comprend ainsi, et, selon les tempéraments, on en réjouit ou en s'en alarme.

La France bien résolue à défendre partout ses intérêts, ses droits et son honneur, la France décidée à se payer sur les ennemis des torts qu'ils lui ont gratuitement faits, voilà ce qui apparaît de plus en plus aux peuples et aux chancelleries de l'Europe, et cette intelligence de la situation n'est pas pour diminuer à notre égard leurs sentiments de considération et de respect.

L'histoire nous a montré quels merveilleux résultats la Russie a tirés de la politique de recueillement, sous la forme d'une sage et forte politique coloniale. Vérité au delà du Niémen sera également vérité en deçà.

Pour exploser le principe contagieux des vêtements et du linge, désinfecter avec "Glenn's Sulphur Soap."

"Pike's Toothache Drops" guérissent en une nuit.

LOUISIANE.

Le *Louisiana Sugar Bowl*, Nouvelle-Ibérie, du 18 septembre :

Nous avons eu, malheureusement, des fraîcheurs qui, nous le craignons, retarderont la pousse de la canne. S'il en est ainsi, la récolte en sera encore diminuée. Les nuits ont une température d'automne, et, si ce temps continue, la canne mûrira bien vite, beaucoup trop vite même. Elle aura un mois de moins pour arriver à maturité.

La cueillette du coton et la moisson du riz ont marché assez rapidement ; il n'y a eu que très peu d'interruption dans les travaux des champs. Ces deux produits auront un meilleur rendement que la canne.

—M. Morrison, agent général et commissaire de la société d'immigration de la Louisiane, vient de passer plusieurs mois en Allemagne et en Belgique ; il a réussi à y attirer l'attention des populations sur notre Etat. Nous avons déjà reçu de lui une lettre où il nous annonce qu'il reviendra, cet automne, avec plusieurs centaines d'agriculteurs. Il vient de nous en envoyer une seconde, dans laquelle il nous annonce que dix d'entr'eux vont arriver à la Nouvelle-Orléans, le 25 courant, sur le *Marseille*. Ce sont, dit-il, des agriculteurs de premier ordre ; ils sont porteurs d'excellentes recommandations. Sur ces 10 immigrants, 9 sont Belges.

—La rubéfaction sera retardée, cette année, pour les deux raisons que voici : 1°, les planteurs attendront que la canne ait convenablement grandi et atteint son plus haut degré de maturité ; 2° à cause de l'élection. Cependant, comme on semble, cette fois, prendre moins d'intérêt aux affaires politiques, il est à espérer que les travaux n'auront pas beaucoup à en souffrir.

—Près de West Baton Rouge, M. John Hill a, sur son habitation Homestead, 100 acres de bonnes cannes sur 325 qu'il avait plantées, 100 de souches sur 300. C'est la jonction des eaux des crevasses Belair et Morgauza qui a causé toutes ces pertes.

Il a aussi 140 acres de coton ; 225 de riz sur les terres inondées.

Sur la propriété Monte-Vista, M. Favrot a attendu que les eaux se fassent retirées pour ensemencer de nouveau ses terres.

L'habitation Poplar Grove, a 170 acres de coton attaqué par les chenilles ; un tiers de la récolte de cannes, perdu ; 150 acres de maïs et 100 de pois.

L'habitation Viola, à M. W. H. Carey, a perdu 120 acres de cannes, 150 de souches, 70 de maïs ; a semé 130 acres de coton après le retrait des eaux, n'a sauvé que 30 acres de cannes.

Belmont, à M. Guenard, a 230 acres de maïs, semé trois fois ; la canne est en bon état. De nombreux acres semés en plantes fourragères ont été perdus, par suite de l'inondation.

Bellevale, à M. J. B. Lobdell, a 115 acres de plant de cannes, 150 de souches de première année et 75 de seconde année ; fait l'élevage.

Ellendale, à MM. J. H. Kahao frères, a 250 acres de plant de cannes, 275 de souches, 200 de maïs.

Barrowze, à MM. Hill et Barrow, a 100 acres de plant, dont 35 perdus, 145 de souches, dont la moitié perdue. 135 de maïs, dont 45 perdus. Des tenanciers cultivent 60 acres.

Orange Grove, à M. David Duvall, a 65 acres de plant, 80 de souches de première année, 60 de seconde année, 60 de maïs, 40 de maïs à souches. Le coton a été attaqué par les sauterelles.

Smithfield, à M. J. E. Duvall, a 175 acres de plant, dont 75 perdus, 150 de souches, dont 75 perdus, 275 de maïs, dont 75 perdus, à cause de l'inondation ; fait difficilement l'élevage, à cause des dégradations des gens de couleur.

Les habitants de la Pointe Coupée ont beaucoup souffert des crevasses, cette année, et l'eau ne s'est retirée qu'en juillet.

La propriété Kelson, au capitaine J. J. Brown, a 135 acres de plant, dont 25 détériorés par l'eau ; 30 de souches, 150 de maïs, dont 50 semés deux fois. 35 de coton, semés après l'inondation, ont manqué.

Westover, à MM. Burke et Dougherty, a 300 acres de plant, 200 de souches, 200 de maïs, 8 d'avoine ; avait été abandonnée, pendant 7 ans.

Le *Meschacébé*, paroisse St-Jean-Baptiste, Louisiane, du 20 septembre :

La sécheresse continue et tout souffre sans que le moindre indice d'un terme prochain à ces souffrances s'annonce.

Le ciel maintient sa pureté et ne se voile que rarement d'un nuage léger qui passe à de longues intervalles. La canne à sucre attend patiemment l'humidité nécessaire à sa croissance, mais elle ne grandit point pendant cette attente et le planteur se demande quel sera le résultat de son labeur de l'année si, au prix où se vend le sucre, il n'en fait qu'une petite quantité. Comme l'an dernier, la sécheresse a commencé au moment où des pluies fréquentes auraient le plus aidé au développement de la canne et conséquemment en a retardé la croissance. Quatre mois consécutifs de sécheresse ont ruiné bien des espérances, et cette année tout indique un résultat aussi fâcheux.

—Tout St. Jean-Baptiste a déjà appris avec joie l'organisation d'une fête de charité par les dames patronesses de l'Eglise St. Pierre. Chacun connaît le noble dévouement de ces généreuses dames pour leur église et le zèle qu'elles savent déployer pour lui assurer les choses nécessaires, aussi, peut-on être assuré que dans cette circonstance elles feront grandement les choses et fourniront aux fidèles de la paroisse une occasion de s'amuser en contribuant à une bonne œuvre. C'est le dimanche, 28 du courant, qu'aura lieu cette fête, à la salle de MM. Cambre & Lasseigne. Un concert en sera le principal attrait et d'après ce que nous avons entendu dire des pièces qui y seront représentées, il sera brillant. Le prix d'entrée est fixé au bas prix de 25 cents et les billets se placent avec une rapidité merveilleuse. C'est que chacun veut être assuré du sien.

L'Etoile d'Ibérie, paroisse Ibérie, du 20 septembre :

En compagnie de M. A. Morési, le jeune éditeur de l'*Etoile* a, tout récemment, visité l'immense raffinerie de M. A. L. Monnot. Cet établissement, construit à une époque récente, est situé sur les bords du bayou Teche, dans la petite usine pouvant grandissante ville de Jeannerette. Décrire le nombre de bacs, citernes, réservoirs, appareils à vide, mélangeurs, centrifuges, machines, pompes, etc., serait non-seulement très difficile, mais aussi excessivement fastidieux ; il suffit de dire que tout y est calculé pour une prompte, efficace et pratique fabrique d'un sucre supérieur. A nombre d'égards, cette raffinerie est l'égale des plus importantes établies dans les autres parties de l'Etat, sans en excepter la Nouvelle-Orléans, et on le comprendra sans peine, lorsque, d'après une estimation à peu près exacte, la somme de $80,000 a été absorbée pour son installation. Dix fortes bouilloires fournissent la vapeur pour les moteurs et la cuisson, et, d'après M. A Morési, qui, aidé de son fils, préside au maniement et à l'entretien des machines de la vaste usine, tout marche avec une telle exactitude et régularité, que la perte, toujours inévitable, par friction ou autrement, est réduite au plus infime minimum. L'usine travaille non seulement les cannes que fait cultiver M. Monnot, mais aussi celles d'un grand nombre de petits habitants du voisinage, la plupart originaires de Lafourche, que les inondations ont fait s'établir dans la riche contrée du Cypremort, région qui, par leur industrie, a été développée et rendue l'une des plus prospères de l'Etat. Les cannes sont vendues à la tonne, et, depuis la construction de la ligne de chemin de fer, peuvent être livrées rapidement, à l'usine, quelque temps qu'il fasse. Si, ce que nous souhaitons, le prix du sucre se relève, malgré la saison contraire, grâce à une culture persistante et raisonnée, la récolte actuelle justifiera, nous le pensons, les espérances de cette population d'intelligents et rudes cultivateurs.

—La sécheresse se prolonge, et bien que nous n'ayons pas en autant à souffrir que d'autres sections, il n'en est pas moins vrai que si la pluie ne tombe avant peu, il y aura une réduction très sensible du rendement des récoltes, cannes et coton—coton surtout.

Dans la région de l'Ile Piquant et du Cypremort, les habitants s'intéressent fort à la Jute et au Ramie, à la culture desquels ils se livreraient sans aucun doute si un procédé rapide et sûr était découvert pour la décortication. M. Louis Bosset, homme très ingénieux dont plusieurs fois il nous a été donné de parler, fait actuellement des expériences tendant à simplifier la culture et s'il est possible augmenter le rendement de chacune de ces plantes, il croit — ce qui est logique — que, par une amélioration graduelle, il serait possible de neutraliser grandement ou même de faire entièrement disparaître la matière gommeuse, qui est l'obstacle principal à une décortication rapide et parfaite. Il y a là, en effet, un problème qu'il serait fort important de résoudre.

—Un concert instrumental et vocal, auquel participeront MM. Joubert, D'Aquin et Déjan—c'est dire les premiers artistes de la Nouvelle-Orléans—aura lieu à Lorraville, samedi et dimanche, 4 et 5 octobre, au bénéfice de l'Eglise St.-Joseph, de cette ville.

—On nous annonce qu'il est question, dans l'administration du chemin de fer, d'inaugurer un train rapide entre la Nouvelle-Orléans et le Texas. Le train ne s'arrêterait qu'aux stations où sont placées des réservoirs pour l'usage des locomotives. La Nouvelle Ibérie jouissant de cet avantage, ses citoyens pourront profiter de l'innovation, qui abrégera fort le temps du voyage.

—Le moulin à huile et la fabrique de savon de MM. Gates et Barnard, seront, avant peu, en pleine activité.

Nous publierons, demain, mercredi, la suite de nos nouvelles de la Louisiane.

LA COURSE.

M. Gabriel Charmes continue dans la *Revue politique et littéraire* ses intéressantes études sur la marine de guerre et la guerre maritime. Dans l'article qui paraît ce matin et dont il a bien voulu nous communiquer les épreuves, dit la *République Française* du 7 septembre, il entre en discussion avec M. Gougeard, dont nous annoncions récemment la brochure. Quoiqu'il n'ait passé que quelques mois au ministère de la marine, M. Gougeard, dit M. Charmes, y a laissé un souvenir qui ne s'efface pas ; il y a semé le germe des plus utiles, des plus féconds réformes, que le temps seul lui a manqué pour accomplir." Mais sur certains points M. Charmes ne partage pas les idées de l'ancien ministre. Il refuse notamment de se joindre à lui pour proscrire la course comme stérile. Nous citons une partie de son argumentation :

Bien qu'elle ne vive que de son commerce extérieur, M. Gougeard ne croit pas qu'en ruinant le commerce de l'Angleterre on ruinerait irrémédiablement sa puissance. Répondant, sans le nommer, à M. l'amiral Aube, qui a soutenu, dans son étude sur l'*Italie et le Levant*, que vingt croiseurs habilement conduits suffiraient à détruire l'empire britannique, M. Gougeard dit : "On n'obtient pas de si grands résultats avec d'aussi chétifs moyens." "Pour venir à bout d'une résistance sérieuse de l'Angleterre, ajoute M. Gougeard, il faudrait la menacer dans ce qu'elle a de plus cher, de plus vital : ses communications avec l'Inde, qu'elle doit absolument conserver pour elle de faire sortir du domaine des neutralités sacrées ; il faudrait qu'elle puisse concevoir les craintes pour son existence même et que, dans une certaine mesure, son propre territoire cessât de lui apparaître comme un asile inviolable. C'est dans l'Océan Indien que se jouent les destinées du monde et la question se posait encore sur le même terrain."

Pourquoi sur la Méditerranée exclusivement ? C'est sur tous les océans, c'est sur toutes les routes commerciales du globe, sans exception, parce que toutes sont accessibles aux croiseurs anglais, que se décideraient les destinées du monde. Et c'est précisément parce que la lutte serait universelle que l'Angleterre, malgré le nombre de ses cuirassés et la puissance de ses escadres, serait fatalement condamnée à la ruine, c'est-à-dire à la défaite. Il est douteux, que l'empire de l'Inde est un des éléments le plus précieux de sa prospérité ; mais pense-t-on que si des croiseurs venaient à interrompre pour de longs mois les arrivages de coton d'Amérique, qui alimentent sans cesse ses innombrables usines d'où sortent des cotonnades qu'elle voit se répandre ensuite sur tous le marchés de l'univers, elle n'en souffrirait pas autant que de l'interruption de ses relations avec l'Inde ? Assurément ses fabriques s'arrêteraient, des milliers d'ouvriers tomberaient dans la misère, une crise économique effroyable éclaterait. Peut-on penser même la famine se ferait sentir avec toutes ses horreurs, car les blés d'Amérique ne sont pas moins nécessaires que ceux de l'Inde à l'alimentation de l'Angleterre.

Il ne faut donc pas limiter à la Méditerranée les points vulnérables de l'Angleterre, les points où elle pourrait être frappée en temps de guerre. Prenez une carte de l'océan Atlantique, comptez les routes océaniques qui, des ports anglais, rayonnent vers tous les marchés du monde ; elles sont au nombre de quatre ou cinq cent mille. Ce sont pour l'Angleterre des routes politiques autant que des routes commerciales, car, pour elle, politique et commerce c'est tout un. Qu'une seule de ces routes risque de lui être fermée—par exemple, celle de l'extrême Orient, par Gibraltar et Suez, par le signale M. Gougeard—et vous voyez quel effroi cette seule pensée soulève chez nos voisins ! Or, que cette route soit fermée à la porte d'Aden, de Suez, de Gibraltar, par une escadre ou par l'occupation d'une forteresse, ou qu'elle soit fermée sur une quelconque de ses parties entre l'Inde et le détroit de Gibraltar, ce pas la même chose ? et n'est-ce pas de cette seconde manière que la fermeraient trois ou quatre croiseurs qui la parcourraient sans cesse pour y détruire sans pitié tous les navires de commerce ? Maintenant, supposez nous plus trois ou quatre, mais vingt croiseurs répandus sur trois, quatre ou cinq grandes lignes commerciales, et jugez du résultat !

Les Anglais ont une vue bien plus juste que nous de la réalité. C'est avec la prévoyance patriotique la plus éclairée que l'auteur de la *Bataille de Dorking* déclarait, il y a bien des années déjà, qu'on ne voyait aucune raison naturelle et économique pour qu'une puissance maritime située à l'extrémité de l'Europe" conservât le monopole du commerce universel. Or, que ce monopole vienne à disparaître, et l'Angleterre, quoi qu'on en dise, sera frappée au cœur. Le jour où le monde entier ne sera pas tributaire de son commerce sera pour elle le signal d'une crise industrielle et sociale épouvantable dont elle ne sortira qu'irrémédiablement blessée... Si nous la chassions des mers, elle dont toute la force réside dans sa marine et son commerce, il serait bien inutile d'aller la poursuivre ensuite dans "la petite île brumeuse" où elle périrait d'elle-même au milieu des convulsions sociales les plus cruelles.

Il ne faut pas dire qu'une guerre de course, conduite par de dignes émules du capitaine Semmes, serait impuissante contre l'Angleterre, car rien n'est plus contraire à la vérité. Nous ajouterons que, dans une guerre contre les grandes nations continentales, contre l'Allemagne, contre l'Italie, elle pondrait mieux ses services éclatants. Il nous semble que M. Gougeard se fait quelque illusion lorsqu'il parle de renouveler les entreprises de Walcheren, de Quiberon, d'Espagne et de Portugal. Avec les conditions sociales et la guerre continentale qui ne se fait plus que par grandes masses, et par "nations armées," comme s'exprime M. de Goltz, quelle peut être la situation d'un petit corps de quelques milliers d'hommes essayant une diversion en pays ennemi ? Toute tentative de débarquement sous le feu d'une escadre maîtresse de la mer, dit avec raison M. l'amiral Aube, semble pouvoir réussir : mais tout corps d'armée ainsi aventuré en plein territoire ennemi semble devoir être rejeté à la mer avant d'avoir solidement établi sa base d'opérations et de ravitaillement ; et si cette base reste le point qui l'a porté, si c'est par la mer qu'il doit vivre, sa situation me paraît bien hasardée, sinon compromise ; enfin, on peut se demander ce que pèse de nos jours, pour le succès définitif de la guerre, un corps d'armée dont l'effectif ne peut dépasser 30,000 hommes ?

Pour répondre à cette question, consultons encore l'histoire. Que sont devenus tous les projets de débarquement en Allemagne durant la guerre de 1870 1871 ? Conçus par des hommes qui ne s'étaient pas rendu un compte exact du caractère de la lutte qui allait s'engager, de cette effroyable mêlée de deux peuples se levant presque jusqu'au dernier homme dans un effort suprême de haine et de patriotisme, ils n'ont même pas reçu un commencement d'exécution. C'est qu'on ne peut plus, même lorsqu'on est absolument en possession de la mer, comme nous l'étions alors, aventurer des forces médiocres en pays ennemi où elles risqueraient immédiatement de se voir noyées par des armées innombrables telles qu'on en voit aujourd'hui, où, grâce à la rapidité des communications, on ne leur laisserait pas le temps de se fortifier avant de les refouler et de les balayer vers le rivage. Ce n'est pas à de pareilles opérations que notre marine pourra nous servir dans les guerres continentales. Nous dirons tout à l'heure quel rôle elle sera appelée à y jouer. Mais, dès maintenant, il est facile de comprendre les services qu'y rendraient les croiseurs. En interrompant toutes les communications commerciales, ils empêcheraient le pays ennemi de se ravitailler au dehors. Qu'on se rappelle notre situation, en 1870, après nos premiers désastres, après que nos armées et leur immense matériel étaient tombés entre les mains de l'Allemagne. Des hommes, nous n'en manquions pas ; mais où était-il les armes, les munitions, les approvisionnements de toutes sortes sans lesquels les hommes ne peuvent rien ? Nos arsenaux étaient vides, notre industrie nationale bien lente. Heureusement, l'Angleterre, l'Amérique, tous les marchés du monde nous étaient ouverts, et nous y achetions aisément ce qui nous manquait. Supposez les croiseurs allemands sur les routes commerciales arrêtant et coulant nos bateaux chargés de munitions, et demandez vous si les conditions de notre lutte si inégale, mais non désespérée, contre l'Allemagne n'en seraient pas été changées ?

Tels sont les avantages réellement énormes de la course, même dans une guerre continentale... Aujourd'hui où les blouses sont devenues blousotes, c'est par la course qu'on peut interdire les mers à un pays et, par suite, le condamner à une irrémédiable décomposition.

Nous lisons dans le *Temps* :

Le peuple se lasse-t-il de la République, ainsi que quelques esprits pessimistes aiment à le redire ? Les élections qui se succèdent ne le montrent pas, et nul n'oserait dire que celles de 1885 le montreront mieux. Le suffrage universel est acquis à la République, non par l'effet d'un enthousiasme éphémère, mais par la raison scientifique, et nous osons ainsi dire, qu'il voit dans la République, et dans la République seule, son expression adéquate et double. Que certaine députés, ministres ou présidents de République ne le pensent pas également, qu'ils aiment des comptes à demander, des faites à reprendre, cela est possible, mais il n'ignore pas qu'il est le maître, en définitive, et que sans révolution il a pu dire et pourra toujours dans l'avenir se débarrasser de ceux qui légèrement ses plaintes ou trompent son espoir. Croit-on que l'exemple de la facilité avec laquelle les changements de personnes ont de lieu se sont accomplis dans ces quatorze dernières années soit perdu pour l'opinion publique ? M. Thiers a été remplacé par M. de Mac-Mahon, celui-ci par M. Grévy, sans trouble et presque sans secousse, le futur président de la République sera tiré dans la même tranquillité. La politique de M. Buffet a fait place de même à celle de M. Dufaure, celle-ci à celle de M. Gambetta ; la politique de M. Freycinet a succédé à celle de M. de Freycinet dans le même calme et la même régularité. Bien que nous avons fait la première épreuve de la révision, et l'épreuve, dont nous indiquions pas ici le profit, a été supportée avec le même succès. Pour quoi donc le peuple se dégoûterait-il d'un mécanisme qui incontinent qui assure à ce point son indépendance et lui garantit la destinée, qu'elle qu'elle soit, qu'il voudra se faire ?

S'il n'y a donc aucune crainte à concevoir pour l'existence de la République, il n'en est pas moins vrai, comme nous le disions en commençant, que les années présentes sont pour elle une épreuve critique, l'âge où l'adolescence se transforme en virilité. Une bonne hygiène est plus recommandée en cette crise que toute autre époque de la vie, car il importe que l'organisme ne contracte pas des germes de maladies qui pourraient peser sur tout son âge mûr. Faut-il insister sur l'explication de la crise dont nous parlions ? Et nous y achetions aisément ce qui nous manquait. Supposez les croiseurs allemands sur les routes commerciales arrêtant et coulant nos bateaux chargés de munitions, et demandez vous si les conditions de notre lutte si inégale, mais non désespérée, contre l'Allemagne n'en seraient pas été changées ?

Tels sont les avantages réellement énormes de la course, même dans une guerre continentale... Aujourd'hui où les blouses sont devenues blousotes, c'est par la course qu'on peut interdire les mers à un pays et, par suite, le condamner à une irrémédiable décomposition.

Les journaux religieux de Paris ont publié, le 4 septembre, la note suivante, qui, disent-ils, leur a été communiquée par ordre de Mme la comtesse de Chambord :

Après les consolations qui lui venaient de la pensée des miséricordes divines, Madame la comtesse de Chambord trouve un douloureux mais sûr réconfort dans le témoignage rendu à son fils par le religieux souvenir que lui prodigue la France catholique.

Les adresses, les lettres et télégrammes qui sont arrivés à Frohsdorf en grand nombre à l'occasion du 24 août, prouvent aloquemment la sympathie de ces parts, le pressentiment de la fidélité, l'invincible attachement aux principes et aux traditions.

Madame a pu se rendre compte de la confiance que sa dette de gratitude, pour de si touchantes manifestations, sera pleinement acquittée du haut du ciel par le prince lui-même et par son glorieux ancêtre saint Louis.

Les journaux qui ont reçu, en cet anniversaire, les nombreuses lettres de ses fidèles, ne voudront point servir d'interprètes à Celle qui veut l'honneur d'être la compagne de Henri V pendant trente sept années de son exil.

Un nouveau service religieux a été célébré, le 4 septembre, à dix heures du matin, en mémoire du comte de Chambord, dans l'église Saint-Germain-des-Prés. Cette messe avait été organisée par les soins du comité légitimiste de propagande.

Un des journaux de la capitale raconte qu'à la fin du service M. l'Andigne, l'un des chefs du parti des "Bien-de l'Espagne", fut interpellé par l'un des assistants au sujet du prétendant des dissidents, et qu'il aurait répondu : "Nous connaissons notre prince depuis le jour de la mort de M. le comte de Chambord, mais nous ne le nommerons qu'au moment voulu."

De l'éminent Dr H. H. Hepson, de Memphis, Tenn.

J'ai fait usage du Celery Liquid Beef Tonic dans bien des cas de débilité générale, et j'ai trouvé excellent comme nourriture saine, tonique et stimulant. (N'en prenez pas d'autres des pharmaciens.)

Lisez, démocrates, lisez.—Nous appelons l'attention sur l'offre libérale faite par cet journal de dépêches politiques. THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D. C. On fera bien d'en prendre. Tous les bons démocrates sont appelés à aider à la circulation du journal susmentionné. On désire un correspondant